

Roger Fournier

Petite entrevue qui commence mal et finit bien

Marty Laforest

Numéro 36, juin–juillet–août–septembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, M. (1989). Roger Fournier : petite entrevue qui commence mal et finit bien. *Nuit blanche*, (36), 10–11.

Roger Fournier

Petite entrevue qui commence mal et finit bien

Comment établir le contact avec un écrivain qu'on n'aime pas particulièrement ? En le lui disant. J'aime les positions claires. Roger Fournier aurait pu répondre sur un refrain connu à la petite journaliste baveuse : « Y en aura pas d'entrevue » (ce qui eût peut-être rendu son éditeur mécontent). Mais il a tout simplement répondu : « C'est votre droit » en me regardant d'un air curieux.

Du coup j'ai pu lui dire que ce qui me dérangeait dans ses romans, c'est son irrésistible propension à tout expliquer, à prendre le lecteur pour un con et par la main comme s'il n'était pas capable de faire les liens tout seul ; sa façon de lui dire : « Attention, le rêve là, ça ressemble au grand mythe relaté au chapitre précédent, et comme par hasard, la racine de ce mot-là que vient de prononcer le héros fait justement référence à... ». J'ai horreur de ça. J'ai horreur qu'on décrypte à ma place ; ce que je demande à un écrivain, c'est de faire pousser la forêt, pas d'y tracer des sentiers. En matière de littérature, je crois aux vertus de l'allusion... Roger Fournier a dit : « Ah bon ? Moi qui crains tout le temps de ne pas être assez clair ». Il a ri et on a pu parler d'autre chose, de politique, et de son intérêt pour les rêves et la mythologie,

Roger Fournier photo : Jac Mat



justement, intérêt qui transparait dans plusieurs de ses romans.

L'homme est un animal bouffé aux mythes

« Ce qui a le plus marqué les lecteurs d'*Inutile et adorable*, mon premier roman, et à un point tel qu'on m'en parle encore, c'est le très long récit d'un rêve érotique. » Fournier déplore le fait de ne pas être plus averti en matière de vie onirique. « Je m'intéresse aux rêves instinctivement depuis très longtemps. Autrefois je les notais ; je n'ai compris certains d'entre eux que plus tard. Les rêves très importants, on ne les oublie jamais. » Quant au goût pour la mythologie — fondamental chez l'écrivain, substrat de toute son œuvre — il lui vient du cours sur les institutions grecques et latines de son collège. « C'est à cette époque que j'ai décidé d'aller en Grèce, sans savoir comment je réaliserais ce rêve. J'y suis allé effectivement, à cause de ça. Si les vies antérieures existent, j'ai peut-être été grec

dans une vie antérieure. Je ne suis pas convaincu que la réincarnation existe, mais ce n'est pas impossible. »

« Qu'est-ce que ça peut faire au reste du monde que les Québécois deviennent indépendants, s'ils le deviennent jamais ? Rien du tout. Dans cent ans d'ici, qu'est-ce qu'il restera de tout ça ? Des mots, de la cendre... Les forces qui infléchissent la courbe de l'histoire sont ailleurs, et elles agissent lentement, en dehors de la politique... »

Chair Satan, p. 99.

De quelques grandes questions sans réponse

Roger Fournier m'entretient longuement de sa recherche spirituelle (qu'il ne nomme pas ainsi). De Krishnamurti à Capra, le romancier est d'une curiosité insatiable en ce qui a trait aux multiples réponses données par l'homme aux questions qui le hantent depuis la nuit des temps. « Je préfère de loin ces lectures au roman », dit-il. « À l'instar de Fritjof Capra, je crois que la connaissance intuitive des vieux Indiens, des bouddhistes, rejoint la connaissance expérimentale des Occidentaux. Par instinct, on peut avoir une perception exacte de ce qui existe. » Une citation de Capra : « Toutes choses sont des agrégats qui dansent », est d'ailleurs à l'origine du roman qu'il est en train d'écrire et qui s'intitulera *La danse éternelle*. La philosophie orientale l'intéresse également dans la mesure où elle ignore la culpabilité, cette notion de tache originelle à l'origine de la culture judéo-chrétienne. La dialectique corps/esprit, si présente dans son dernier roman *Chair Satan*, « c'est tellement vieux, tellement là que je ne sais plus s'il faut encore en parler. J'ai le sentiment d'avoir réussi à exprimer ça avec le personnage de Marie-Hélène. C'est donc réglé et je ne vais pas en reparler de sitôt ». Il en va de même avec le thème de l'initiation et des rapports père/fils, mère/fille, qu'il a l'impression d'avoir réglés en y consacrant deux romans : *Le cercle des arènes* et *Chair Satan*. « *Le cercle des arènes*, je voulais en faire un film. Mais comme il s'agissait d'un grand thème, j'ai décidé d'en faire un livre. J'ai commencé par la fin, la corrida et le combat du père et du fils, et ça m'a fait trouver un début. Donner la mort est une épreuve que j'ai fait subir à

plusieurs de mes héros. Le sens de la corrida, c'est le combat pour la survie de l'homme contre la bête préhistorique. Quand on sait ça, on ne trouve plus ça trop cruel. » Je lui dis — et ce n'est pas pour me faire pardonner ma brutale franchise du début de l'entrevue — que le récit de cette corrida m'a passionnée au point de me faire manquer mon arrêt de bus. À mon avis, il s'agit là du plus beau passage des quelques romans que j'ai lus de lui.

Et pour terminer, quelques considérations plus prosaïques

Le personnage de Marie-Hélène n'est pas seulement l'expression de la lutte occidentale du corps et de l'esprit ; elle est aussi le porte-parole de Fournier en matière de politique. *Chair Satan* commence à l'aube de l'ère Lévésque pour se terminer au moment du référendum. Fausse piste : Fournier ne situe son roman à cette époque de nos plus grands espoirs politiques que pour en montrer la vanité : « Il n'y a pas longtemps que je peux le dire aussi clairement, mais je suis convaincu que les hommes n'ont pas envie de se bien gouverner. Un pays comme le Canada n'a pas de réel problème et c'est la raison pour laquelle il s'en invente, qu'il s'agisse de langue ou de démographie. Y a-t-il quelque chose de plus con que le débat sur l'affichage ? Il est inutile de donner un visage français à Montréal si on doit parler anglais pour y gagner sa vie. » Sur ces bonnes paroles Roger Fournier part d'un grand rire, car j'ai oublié de le dire, notre petit entretien fut très gai... ■

Entrevue réalisée par
Marty Laforest

Inutile et adorable, roman, Montréal, Cercle du Livre de France, 1964. *À nous deux*, roman, Montréal, Cercle du Livre de France, 1965. *Les filles à Mounne*, nouvelles, Montréal, Cercle du Livre de France, 1966. *Le journal d'un jeune marié*, roman, Montréal, Cercle du Livre de France, 1967. *La voix*, roman, Montréal, Cercle du Livre de France, 1968. *L'innocence d'Isabelle*, roman, Montréal, Cercle du Livre de France, 1969. *Gilles Vigneault, mon ami*, Montréal, Éditions La Presse, 1970. *La marche des grands cocus*, roman, Éditions de l'Homme (Montréal) et Albin Michel (Paris), 1971. *Moi mon corps mon âme Montréal etc.*, roman, Éditions de l'Homme (Montréal) et Albin Michel (Paris), 1974. *Les cornes sacrées*, roman, Paris, Albin Michel, 1976 (Prix Louis-Barthou). *Le cercle des arènes*, roman, Paris, Albin Michel, 1982 (Prix France-Canada et Prix du Gouverneur général). *Les sirènes du Saint-Laurent*, récits, Montréal, Éditions Primeur, 1984. *Pour l'amour de Sawinne*, roman, Éditions Sand (Paris) et Libre Expression (Montréal), 1984. *Chair Satan*, roman, Éditions du Boréal, 1989.